

Sujet 2 — session 2025-2026

« Commençons par une évidence : sans méchant, il n'y aurait rien à raconter. »

Vincent Jouve

Correction avec plan détaillé

Sujet — « Commençons par une évidence : sans méchant, il n’y aurait rien à raconter. » Vincent Jouve.

Problématique — Faut-il toujours un méchant dans un récit ?

I/ La place prépondérante du méchant dans le récit

1. Le méchant contribue à l'intrigue

Idée : Selon le schéma narratif traditionnel, l'intrigue d'une histoire se noue à partir d'un élément perturbateur dont la résolution advient lors du dénouement. Ainsi le méchant servant d'élément perturbateur suscite notre engouement de lecteur : plus le méchant est terrible, plus on veut connaître la suite de l'histoire.

Exemple : Cette structure narrative traditionnelle se retrouve notamment dans le genre du conte où le danger est incarné par un méchant. Prenons *Les Mille et Une Nuits* où Schéhérazade narre au sultan les aventures de jeunes gens confrontés à des méchants. S'il n'y avait pas de méchant, le sultan Shahriyar n'aurait jamais été aussi captivé pendant de si nombreuses nuits par la conteuse.

2. Sans méchant, pas de héros

Idée : Le héros ou l'héroïne tient sa valeur du danger qu'il accepte d'affronter avec bravoure. Comme nous le rappelle Beaumarchais : « À vaincre sans péril on triomphe sans gloire. » De plus, le méchant est souvent la cause qui motive le héros ou l'héroïne à partir en quête pour rétablir l'équilibre au nom d'un idéal moral.

Exemple : Dans la mythologie grecque, le prince Thésée apprenant que la cité d'Athènes doit sacrifier tous les neuf ans sept jeunes hommes et sept jeunes filles décide de mettre fin à cette injustice en se rendant avec le groupe de victimes en Crète, où il vainquit le terrible Minotaure. Cet exploit fit la renommée de ce jeune héros qui devint roi d'Athènes.

3. Le méchant contribue à la portée morale du récit

Idée : La portée morale du récit est illustrée par cette dualité méchant(e) / héros ou héroïne qui sépare le bien du mal, afin de représenter un idéal moral par le truchement de l'histoire. Plus le mal est redoutable, plus le dénouement gagne en

intensité dramatique par sa défaite finale, contribuant du même coup à glorifier les valeurs morales du héros dans la situation finale du récit. Le modèle sociétal se trouve ainsi légitimé au moyen de la fiction.

Exemple : Dans la littérature de jeunesse notamment, on perçoit ce découpage manichéen opposant le camp du bien au camp du mal, à commencer par la série de romans fantastiques *Harry Potter* de J.K. Rowling, où l'ordre du Phœnix s'oppose aux Mangemorts, les deux camps étant diamétralement opposés tant au niveau des valeurs morales que de la représentation symbolique opposant les ténèbres à la lumière.

II/ Les récits où le méchant est absent ou secondaire

1. Le méchant n'est pas toujours incarné

Idée : Le méchant n'est pas toujours au centre de l'intrigue dans la mesure où il n'est pas systématiquement celui qui sert d'élément perturbateur. À partir du XIX^e siècle, la littérature représente davantage les différentes classes sociales de la société plutôt qu'un monde idéal, si bien que l'importance du méchant tend à diminuer. Il n'est plus un élément structurant de l'intrigue.

Exemple : Dans *Madame Bovary* de Flaubert, bien qu'il y ait des personnages mal intentionnés, ces « méchants » sont secondaires par rapport au véritable sujet. L'intrigue porte avant tout sur l'histoire d'une jeune femme, Emma Bovary, une bourgeoise de province qui n'arrive pas à vivre la vie qu'elle désire, son idéal romantique se fracassant contre la trivialité d'une réalité quotidienne ennuyeuse et morose.

2. La littérature n'a pas systématiquement un but moral

Idée : La littérature peut montrer la beauté du monde, indépendamment de toute considération morale.

Exemple : *Les Nourritures terrestres* d'André Gide glorifie le plaisir d'être au monde en invitant Nathanaël à sentir le délice d'être au monde par l'intermédiaire de ses cinq sens. Cet épicurisme revisité chante la sensualité au-delà de toute appréhension morale des choses. D'ailleurs, le narrateur nous invite à délaisser toute morale pour mieux goûter le délice d'être au monde : « Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée ».

3. Le méchant déconstruit

Idée : Vincent Jouve part du postulat que le méchant est grandiose au point que « sans méchant, il n'y aurait rien à raconter. » Mais que se passe-t-il lorsque le méchant perd son charisme ? Et si l'auteur refuse cette dualité manichéenne du héros et du méchant pour mieux la déconstruire, en mettant en scène un méchant ridicule, comique, grotesque ou décevant ?

Exemple : Dans *Les Fables* de La Fontaine, on peine à considérer Maître Renard et Maître Corbeau comme respectivement le méchant et le gentil. Là n'est pas l'enjeu, ni l'intérêt de l'histoire. Tout le sel de la fable tient plutôt dans le comique de situation et la ruse de Maître Renard qui parvient à bernier Maître Corbeau. La morale de cet apologue n'est pas tant de nous éduquer par une leçon de vie que de nous faire rire par le retournement de situation, tout en provoquant notre admiration envers l'habileté de l'écrivain qui résume d'une belle formule claire et concise la chute de son histoire : « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute / Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. ».

III/ L'intérêt du méchant indépendamment de l'histoire à raconter

1. Le méchant révélateur de nos pires instincts

Idée : Le rôle du méchant n'est finalement pas toujours aussi important, dès lors que la fiction n'est plus structurée selon la dualité traditionnelle héros/méchant. En revanche, le méchant nous intéresse surtout en tant que personnage révélateur de nos plus bas instincts, en nous montrant ce dont nous pouvons tous être capables. La fascination que l'on peut ressentir pour ce personnage est mêlée de crainte et de pitié, de dégoût et d'empathie. Le méchant nous pousse à comprendre les raisons qui l'ont conduit à devenir méchant.

Exemple : Dans *Britannicus*, le tyran Néron, à l'acte II scène 2, aperçoit Junie pour la première fois. Sa première motivation fut un plaisir pervers à venir voir sa captive entrer dans son palais sous bonne garde : « Excité d'un désir curieux / Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux ». De ce désir vil naît pourtant un sentiment amoureux. L'intrigue amoureuse suscite notre sentiment d'empathie pour ce terrible personnage qui agit pourtant avec une cruauté et une froideur implacables dans l'intrigue politique. Ici, il devient aussi impuissant que n'importe quel homme devant la puissance de la passion, au point qu'on en oublie par moment toute sa méchanceté : « J'ai voulu lui parler et ma voix s'est perdue ».

2. Le anti-héros pour interroger la condition humaine

Idée : La littérature se plaît à mettre à l'épreuve notre jugement moral à travers des anti-héros au comportement plus ou moins indécent. Il ne s'agit plus d'élaborer une morale basée sur la conception du méchant comme un contre-modèle et un obstacle au héros. Au contraire, on cherche à montrer un personnage immoral afin d'interroger les conditions qui peuvent pousser chacun à commettre des actes terribles.

Exemple : Dans *Monsieur Ripois ou la Némésis*, Louis Hémon raconte l'histoire d'Amédée, un marginal au comportement immoral. Toutes ses actions provoquent l'indignation du lecteur et pourtant on continue de lire le roman, non tant pour savoir le dénouement de l'intrigue, mais plutôt pour comprendre l'origine de sa méchanceté et savoir si cet anti-héros connaîtra la rédemption. Toute la force du récit littéraire est de parvenir à susciter notre empathie envers les pires personnages et à transcender les jugements moraux catégoriques en développant notre sensibilité.

3. Sans surprise, il n'y aurait rien à raconter

Idée : Une fin prévisible rend l'histoire ennuyeuse. L'intrigue ne fonctionne qu'à condition que notre horizon d'attente soit bouleversé lors du dénouement. Par conséquent, la conception du méchant comme obstacle ne suffit plus à susciter des histoires surprenantes. L'évidence est donc moins la nécessité d'un méchant que la nécessité d'un bon effet de surprise dont parlait déjà Aristote dans la *Poétique*. Cet effet de surprise est réussi lorsqu'il y a une reconnaissance où les personnages passent de l'ignorance à la connaissance. Il s'agit du retournement de situation sans lequel il n'y aurait pas d'histoire.

Exemple : Dans *L'Odyssée*, Ulysse revient à Ithaque pour chasser les prétendants qui convoitent son épouse, Pénélope. Athéna jette un charme qui le déguise en mendiant. L'intérêt du récit n'est pas tant de savoir comment Ulysse va l'emporter sur ses méchants adversaires. Cet enjeu est secondaire. La véritable question est de savoir comment il va être reconnu des siens après vingt années d'errance et si le retour est encore possible après une si longue absence. Sa vieille nourrice le reconnaît à sa cicatrice. Après cette première reconnaissance, Ulysse peut se révéler progressivement et achever sa vengeance. De mendiant, il redevient roi par une série de reconnaissances symboliques marquant le dénouement d'une forte intensité dramatique et lyrique.